



Dixième Année

N° 102

M A I 1 9 3 5

PROMÉTHÉE

Organe de défense nationale des Peuples du

CAUCASE { GÉORGIE
AZERBAIDJAN
CAUCASE DU NORD

de l'Ukraine et du Turkestan

Directeur: Georges Gvazawa.

SOMMAIRE

Le Maréchal Pilsudski est mort	* * *
L'hommage de Varsovie	* * *
La grandiose inhumation de Pilsudski dans la crypte des rois de Pologne	* * *
Pilsudski	<i>Georges Gvazawa.</i>
Joseph Pilsudski	<i>D^r Mir Yacoub</i>
La mort du maréchal Pilsudski	<i>I. Tchoulik.</i>
Pilsudski, révolutionnaire, guerrier et homme d'Etat.	<i>A. Choulguine.</i>
Revue de la presse	* * *
Chronique	* * *

Direction et Administration :

1, Square Léon-Guillot - PARIS (15^e)

PROMÉTHÉE

Organe de Défense Nationale
des Peuples du Caucase, de l'Ukraine
et du Turkestan



Le Maréchal Pilsudski

(Cliché « Trident »).

Le maréchal Pilsudski est mort

IL S'EST ETEINT LE 12 MAI A 20 h. 45

Le maréchal Joseph Pilsudski est décédé le 12 mai, à 20 h. 45, au siège de l'Inspectorat général de l'armée, où il résidait assez souvent.

LA VIE DU MARECHAL

Joseph-Clément Pilsudski était né le 5 décembre 1867 à Zulow, petit village des environs de Vilna.

Il descendait, par son père et par sa mère, de deux vieilles familles de riches propriétaires fonciers dans lesquelles la lutte contre l'oppression tsariste était une tradition. Il remontait aux princes italiens de Ginet. Son père avait été délégué du gouvernement national secret constitué à Varsovie pendant l'insurrection de 1863. Pilsudski se considéra toujours comme le véritable héritier de cette révolution avortée à laquelle son père avait pris part.

Les onze enfants — sept garçons et quatre filles — furent élevés par leur mère dans l'amour et le respect de la grandeur passée de la Pologne.

Les premières lectures du jeune Pilsudski furent les grands poètes polonais de l'époque romantique, comme Adam Mickiewicz. Son enfance se déroula sur ce double thème de conspirations et de romantisme révolutionnaires.

Sa famille étant venue habiter Vilna en 1875, le jeune Pilsudski alla au lycée russe de cette ville. Il était défendu strictement d'y parler polonais. Il lut alors Plutarque et Napoléon.

En 1885, il partit étudier la médecine à Kharkov, mais ces études furent interrompues très vite. Il fut expulsé

de l'Université moins d'un an plus tard pour avoir participé à l'organisation de la jeunesse polonaise. Il avait eu cependant le temps de prendre contact avec les doctrinaires russes.

Déporté en Sibérie

Revenu à Vilna, il fonda un cercle politique secret qui devint immédiatement le centre de la vie patriotique dans cette ville. Il se trouva rapidement compromis dans un attentat contre Alexandre III. Son frère Bronislas est condamné aux travaux forcés à Sakhaline, lui à 5 ans de déportation en Sibérie orientale, bien que son innocence et son mépris des méthodes terroristes aient été démontrés au cours des débats. On l'envoya d'abord à Kyrinsk sur la Léna, puis à Tunka, plus au sud. Il s'y lia avec Szwarcze, membre du comité national de l'insurrection de 1863.

Lorsqu'il fut libéré, en automne 1892 il chercha des compagnons de lutte. Au cours des années suivantes, il les trouva au sein du parti socialiste polonais — P.P.S. Au deuxième congrès du P.P.S., en 1893, à Bialy Kamien, Pilsudski s'impose comme un leader. Le congrès lui confie la tâche de fonder et de rédiger l'organe du parti, le *Robotnik (L'Ouvrier)*, qui est aujourd'hui encore l'organe du parti et, en tant que tel, le journal le plus violent contre le régime pilsudskiste. Son courage, son esprit mordant, sa séduction le rendirent rapidement l'idole des classes ouvrières.

Marié vers cette époque avec une

jeune veuve patriote, Mme Marie Juszkiewicz, née Koplewska, il s'établit, avec son imprimerie clandestine, à Lodz. Jusqu'en 1900, il échappa aux recherches fiévreuses de la police tsariste. Découvert à cette date, il fut arrêté et transporté à la citadelle de Varsovie, dans le fameux pavillon X où languirent les révolutionnaires de 1863.

L'activité révolutionnaire

Pour faciliter son évasion, sur le conseil de ses amis, il simula la folie. On l'emmena à l'hôpital militaire de Saint-Pétersbourg. Grâce à un jeune médecin, membre du P.P.S., qui s'était fait engager comme interne au même hôpital, il réussit à s'enfuir le 13 mai 1901, et, après un court séjour en Angleterre, à gagner Cracovie, où, sous l'oeil amène des Autrichiens, il déploya une très vive activité, plus nationaliste déjà que socialiste.

En 1904, la guerre russo-japonaise éclate et Pilsudski part pour Tokio, où il s'efforce vainement de gagner le Japon à la cause de l'indépendance polonaise.

De 1904 à 1914, Pilsudski devient le terroriste redouté des autorités russes. Sabotages, attentats contre les trains et les convois d'argent; les évasions de patriotes se succèdent en Pologne russe. En 1912, il vient à Paris pour y gagner à sa cause les fils d'émigrés.

Cependant, il poursuit, en Galicie, sous l'oeil des Autrichiens, l'organisation de ses formations militaires. Ainsi naît l'association des tirailleurs — Streletz — qui sera le noyau de la future armée polonaise. Il dispose alors de 3.000 fantassins et d'un escadron de cavalerie.

Le 5 août 1914, Pilsudski entre en guerre contre la Russie et marche sur Kielce. Il livre de farouches combats

au cours desquels ses légions bénéficiaient de la sympathie des populations polonaises.

En juillet 1916, il résigne le commandement des légions polonaises en signe de protestation contre les abus de pouvoir des autorités d'occupation austro-allemandes en Pologne. Il enrôle les volontaires dans le P. O. W. — Folska Organizacja Wojskowa (organisation militaire polonaise) — son armée de demain.

Pilsudski est arrêté le 20 juillet 1917 par les Allemands et incarcéré d'abord à Wesel, où les socialistes locaux l'acclament, puis dans la forteresse de Magdebourg. La révolution allemande le délivre.

Le 4 novembre 1918, il arrive à Varsovie où il achève le désarmement des armées d'occupation. Il est proclamé « commandant », grade qui n'existe pas dans l'armée polonaise.

Le commandant

Une nouvelle période commence dans sa vie.

Le 11 novembre 1918, le conseil de régence lui remet l'autorité suprême et le commandement des armées polonaises. La première Diète lui confie en février 1919 les fonctions de chef du nouvel Etat polonais et lui décerne le titre de premier maréchal de Pologne.

Parmi tous les nouveaux Etats de l'Europe, la Pologne, dévastée, se trouvait dans la situation la plus difficile, et les finances publiques et privées étaient dans un état chaotique.

La Russie bolcheviste exerçait, d'autre part, une influence dissolvante sur les masses ouvrières polonaises. Les partis, très nombreux, n'avaient pas de programme défini.

Pilsudski commença par former un cabinet de gauche, sous la présidence

de M. Morachewski. Mais les classes possédantes, lui refusèrent leur appui et il ne réussit pas à émettre un emprunt intérieur. En décembre 1918, M. Paderewski, l'homme qui, après le maréchal Pilsudski, jouissait du plus grand prestige en Pologne, arriva à Varsovie, se réconcilia avec Pilsudski, et devint premier ministre le 18 janvier 1919. La Diète constituante, qui se réunit le 10 février 1919, vota un ordre du jour de confiance au cabinet Paderewski et confirma Pilsudski dans son titre de chef de l'Etat, sans cependant préciser ses attributions.

Et voici la Pologne ressuscitée, dotée d'une constitution ultra-démocratique et parlementaire. Pilsudski se contente, à ce moment, d'être le héros militaire, le maréchal, et quand se déchaîne la tentative de Lénine de bouleverser l'Europe, quand les troupes rouges envahissent la Pologne, en 1920, c'est lui qui organise la résistance, c'est lui qui gagne devant Varsovie la bataille de la Marne polonaise.

Vainqueur, Pilsudski pouvait faire ce qu'il voulait. C'est ici que l'on retrouve le trait le plus curieux du personnage. Le conspirateur invétéré n'aspire pas à l'exercice direct du pouvoir. D'ailleurs, l'expérience de la démocratie parlementaire n'est pas achevée. C'est seulement en 1926, après quatre années d'anarchie, que le maréchal juge le moment venu de donner le coup de balai.

Le coup d'Etat

Le 12 mai 1926, Pilsudski entra à Varsovie à la tête d'une partie de l'armée. Le cabinet Witos le proclama alors rebelle. La concentration à Varsovie des troupes restées fidèles au gouvernement fut entravée par une grève générale qui atteignait les che-

mins de fer, et après deux jours de durs combats dans les rues de Varsovie Pilsudski était maître de la situation. Le cabinet démissionna et le Président de la République suivit cet exemple. M. Rataj, le président de la Diète, devint chef de l'Etat, suivant les termes de la Constitution. Un cabinet provisoire fut désigné, en attendant l'élection d'un nouveau président.

En mai 1927, le pays était pacifié, et, quand les deux Chambres se réunirent pour l'élection présidentielle, elles nommèrent Pilsudski à une majorité écrasante, mais le maréchal refusa en faveur du professeur Ignace Mosicki, un savant de haute réputation qui, jusqu'alors, n'avait pas été mêlé à la politique. Pilsudski devint ministre de la guerre, et, quelques mois après, ministre-président.

Pilsudski profita de son surcroît de prestige pour faire passer au Parlement des projets de loi tendant à renforcer les pouvoirs présidentiels. Sans procéder à la dissolution de la Diète, pour établir sa propre dictature, comme on l'avait pensé tout d'abord, il en ajourna à plusieurs reprises la session. Les élections de mars 1928 donnèrent à ses partisans une majorité. Néanmoins, Pilsudski, dont la santé était alors chancelante, donna sa démission de premier ministre, tout en conservant les fonctions de ministre de la guerre, de président du Conseil de l'Armée et d'Inspecteur général des Forces polonaises.

Le Jupiter du Belvédère

Désormais, du Belvédère, son ministère des Affaires militaires, Pilsudski dirige, sans guère se montrer, toutes les affaires de l'Etat. Il s'est réservé la guerre, mais il surveille de près la politique extérieure. Pour les autres

ressorts, il s'en remet à des ministres qu'il ne voit guère et qui sont changés régulièrement tous les ans. C'est ce qu'on appelle en Pologne « la relève de la garde ».

Le maréchal fuit les réceptions, les ennuis représentatifs. Une ou deux fois l'an, il apparaît en public à quelques cérémonies patriotiques. Il revêt à cette occasion l'uniforme bleu clair des légions. Son autorité devient presque mythique. Le Jupiter du Belvédère gouverne sans jamais se compromettre, par l'organe des ministres qui lui rendent des comptes. Ses adversaires discutent le régime, mais ne discutent plus l'homme. Il est devenu le symbole de la Pologne reconstituée.

Les instruments de sa politique changent, lui reste immuable, comme figé dans son masque, avec son dos voûté, ses moustaches tombantes, et ses sourcils broussailleux. Pour les anciens légionnaires, il est le « commandant » et pour toute la nation, le « grand-père ».

En août 1930, le maréchal reprend personnellement la responsabilité du pouvoir.

Il oriente l'évolution de la politique étrangère polonaise, marquée par le remplacement de M. Zaleski par le colonel Beck et la conclusion du pacte germano-polonais de janvier 1934.

Il prépare également la réforme de la Constitution. Il disparaît avant qu'elle soit entièrement achevée dans ses modalités.

Les dernières années

Le maréchal a passé ces dernières années retiré à l'inspectorat général de l'armée, où il travaillait, entouré de ses officiers, laissant vide son cabinet au ministère de la guerre et ne venant au Belvédère, où l'humidité nuisait à sa santé que pour recevoir les visites officielles.

En dehors des audiences qu'il accordait à des hôtes étrangers de passage tels que MM. Goebbels, Goering, Greiser, il recevait rarement des ambassadeurs et des ministres accrédités auprès du gouvernement polonais, et à des moments où les événements exigeaient son intervention.

Il paraissait aussi de temps en temps à des thés offerts par la maréchale Pilsudska.

Le maréchal aimait, à ses moments de loisir, s'isoler dans la campagne, à Sulejowek, près de Varsovie, et à Pilsudski, près de Vilna, non loin de la frontière lithuanienne, dans sa terre natale, où il vivait dans de modestes maisons de campagne.

Le maréchal est l'auteur de plusieurs ouvrages de souvenirs et de stratégie. Il a consacré une longue étude aux opérations de 1920 durant la guerre contre les bolcheviks. Dans *Biboula*, il narre les péripéties de l'impression et de la distribution des feuilles clandestines sous la domination russe.

L'Hommage de Varsovie

Le 15 mai, du matin au soir, la ville a été sillonnée de cortèges les plus variés.

Troupes d'infanterie, délégations de cheminots en uniforme, cohortes de boys-scouts et de girls-scouts, régiments de lanciers et de cheveu-légers, associations d'instituteurs, groupements d'anciens légionnaires, clubs de volontaires juifs, tout ce monde allait prendre ses positions en vue du transfert du corps du maréchal, du palais du Belvédère à la cathédrale Saint-Jean.

Les cortèges, si différents les uns des autres par leur aspect, par leur façon de se comporter, se croisaient, se heurtaient parfois dans leurs itinéraires et donnaient à Varsovie l'aspect d'une ville en état de siège.

Les magasins étaient restés ouverts. Dans toutes les vitrines avaient été placés une photographie, un portrait ou un dessin représentant Joseph Pilsudski. L'image était invariablement ornée de crêpe et éclairée de petits cierges. De toutes les fenêtres pendaient des banderoles noires, des tapis votifs.

Les enseignes lumineuses avaient été voilées de crêpe, ainsi que tous les candélabres électriques qu'on avait allumés dès midi.

Tout le long de la route que doit emprunter le parcours, sur les marches des monuments, sur celles des églises, des grappes humaines installées depuis le matin attendaient dans un lourd silence.

Mais dans tous les pays, la grande foule a son instinct qui ne la trompe pas. A 7 heures du soir le peuple de Varsovie tout entier, libéré du labeur quotidien, s'était rangé le long des al-

lées Ujazdow et du faubourg de Cracovie.

Cette foule se fait de plus en plus dense, semble-t-il, à mesure que l'on approche des vieux quartiers aux ruelles étroites. C'est dans le plus humble de ces quartiers que se dresse la cathédrale Saint-Jean, vestige extrêmement restauré du moyen-âge. Elle aussi a fait sa toilette de deuil. Devant le portail principal, on a placé un immense cadre sur lequel a été tendu un drap funéraire qui modifie l'aspect de cette entrée. Des linteaux de chacun des deux portails latéraux descendent des oriflammes aux couleurs nationales.

L'intérieur était faiblement éclairé. Mais une main savante a projeté avec précision des rais lumineux sur les trois marches de pourpre au sommet desquelles est dressé, dans la nef principale le catafalque.

Ce n'est qu'à 8 heures 30 du soir que toutes les cloches de la ville sonnent le glas, marquant ainsi le départ du cortège.

Mais voici ce cortège qui, à travers la nuit, maintenant presque complètement tombée, parcourt, avec une extrême lenteur, la distance d'environ six kilomètres qui sépare le palais du Belvédère de la cathédrale Saint-Jean.

Ces fringants cheveu-légers qui ouvrent la marche sur des montures gris pommelé, aux tapis de selle éblouissants, sont les soldats de la fanfare du régiment qui porte le nom de Pilsudski. Leurs trompettes d'argent demeurent muettes. Tout le régiment Pilsudski vient ensuite suivi de deux batteries d'artillerie légère pourvues de canons de 75 français. Puis viennent 50 tam-

bours dont le battement au rythme lent et assourdi est infiniment mélancolique. Ils précèdent les officiers portant des étendards de légionnaires et de chasseurs, les deux organisations libératrices que créa Pilsudski.

Douze autres officiers encadrés chacun de deux camarades, portent sur autant de coussins les décorations du maréchal.

Voici enfin le cortège religieux nombreux et émouvant : soeurs de Saint-Vincent-de-Paul aux grandes cornettes, Dominicaines, Ursulines, Franciscaines.

Enfin, tous les prêtres du diocèse de Varsovie en surplis blancs, et, seul, hiératique, dans sa robe cardinalice, Son Eminence l'archevêque Kokovski.

Des porteurs de torchères et de flambeaux jettent une lumière crue sur les robes et les soutanes noires, les surplis blancs, les coiffures des soeurs et la pourpre du prince de l'Eglise.

Le spectacle a une grandeur étrange, rarement égalée.

Sur un affût de canon, enveloppé dans un drapeau polonais orné d'un aigle blanc, voici enfin le linceul du maréchal. Ce n'est point le cercueil d'argent qui doit lui servir de sépulture définitive, car celui-ci n'est point prêt et ne le sera sans doute que fort avant dans la nuit. C'est un cercueil provisoire en bois. Derrière l'affût du canon, s'avancent M. Moscicki, président de la République, le général Rydz Smigly, inspecteur général de l'armée, les membres du gouvernement, les anciens présidents du Conseil, la famille et les amis personnels du glorieux défunt.

Onze heures sonnent. Le cortège pénètre dans la cathédrale. C'est fini pour aujourd'hui. Une sorte de torpeur pèse sur la ville. Chacun rentre chez soi, dans un silence que troublent seu-

lement la marche rythmée des troupes regagnant leur casernement, le pas des chevaux, la rumeur du cortège qui se disperse.

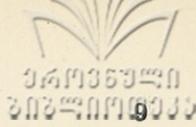
Dès l'aube, la cathédrale sera ouverte à l'immense pèlerinage populaire. Une dernière fois, le visage du grand soldat, du père de la jeune Pologne s'offrira à travers la glace du cercueil au regard de ceux qui le pleurent.

Vendredi matin, à 10 h. 30, une première messe mortuaire sera célébrée à la cathédrale Saint-Jean.

Après la cérémonie religieuse, le corps du maréchal sera transféré au champ de manœuvres de Mokotof, à 7 kilomètres de la ville. C'est là qu'aura lieu l'adieu de l'armée à son chef et à son créateur. Les troupes de la garnison renforcée de détachements venus de diverses régions défilent devant le corps du maréchal qui sera ensuite conduit à la gare. A 6 heures du soir, le train spécial conduisant à Cracovie le cercueil, les membres du gouvernement, les officiels polonais et étrangers quittera Varsovie.

La marche du convoi vers Cracovie sera lente. Celui-ci mettra quatorze heures pour effectuer le trajet de 365 kilomètres franchi en six heures par les trains ordinaires. C'est que de longs arrêts variant entre un quart d'heure et une demi-heure ont été prévus dans les gares principales où se dérouleront des cérémonies locales. C'est à la cathédrale de Cracovie que sera conduit directement le cercueil. Elle est située à l'intérieur même du château de Waven, sépulture de plusieurs rois de Pologne et de héros nationaux.

Le maréchal aura sa place à côté de ses glorieux aïeux. Par sa vie vouée tout entière au service de la patrie, il a mérité de dormir auprès d'eux.



Après une parade militaire sur le champ de Mokotof, le corps de l'illustre soldat est transporté à Cracovie.

Ceux qui ont eu la charge d'ordonner les différentes phases des funérailles du maréchal Pilsudski méritent un tribut admiratif pour la grandeur et l'ingéniosité de leurs conceptions.

Tout aura été fait, en vérité, en cette pathétique conjoncture pour frapper l'imagination populaire, pour rendre inoubliables ces fastes de la douleur et de la reconnaissance nationales.

De son vivant, Pilsudski était déjà un personnage de légende. A l'image de Dieu, il était à la fois invisible et présent. Rien qui comptât dans la vie publique n'était exécuté sans qu'il l'eût préalablement examiné, discuté et finalement sanctionné.

Enfermé dans une solitude absolue, dans ce palais du Belvédère dont très peu de gens étaient admis à franchir le seuil, on peut dire qu'il ne recevait personne, hormis, à de rares occasions, le Président du Conseil et le ministre des Affaires étrangères, M. Beck, son disciple favori.

Et voici que sa mort rapproche pour ainsi dire physiquement, de lui ses concitoyens. Tous sont venus le contempler. Tout-à-l'heure, avant d'être conduit à Cracovie, vers la sépulture digne de sa gloire, celle des rois de Pologne, c'est lui qui, par un saisissant paradoxe, va présider au champ de manoeuvres de Mokotof la grande parade militaire qui constituera l'adieu de l'armée à son constructeur, à son chef, à celui qui la mena à la victoire pour l'indépendance.

Devant les tribunes de Mokotof, à la place même où chaque année, le 11 novembre, Pilsudski venait passer en revue les troupes de la garnison, on va placer son cercueil devant lequel vont

défiler avec leur drapeau des détachements de tous les régiments polonais.

Le cortège

C'est vers une heure et demie de l'après-midi que le cortège officiel, qui s'était formé à la sortie de la cathédrale Saint-Jean est arrivé au champ de manoeuvres de Mokotof, après avoir lentement traversé une grande partie de la ville.

Par son nombre, par son éclat, le cortège fut bien plus imposant encore que celui qui, avant-hier, conduisit le cercueil du maréchal, du Belvédère à la cathédrale. Ce matin, en effet, 20.000 hommes de troupes y ont pris part. Non seulement toutes les armes étaient représentées, mais il y avait aussi un détachement du régiment roumain dont Pilsudski était colonel, et de nombreuses délégations des groupements les plus divers de tout le pays. Des détachements spéciaux, portant les drapeaux historiques de la Pologne, reliques précieuses aux couleurs effacées, aux ors ternis, avaient pris place au milieu des soldats. Les couronnes étaient portées à bras d'homme par des officiers, tandis que d'autres officiers en tenaient les longs rubans, comme on tient les cordons du poêle. Des officiers étrangers venaient ensuite, tenant chacun entre ses mains un coussin sur lequel reposaient les décorations accordées par leurs gouvernements respectifs au maréchal. C'est ainsi que le chef du bataillon Malraison portait le grand cordon de la Légion d'Honneur et la médaille militaire française.

Les délégations étrangères, venues spécialement pour les funérailles avaient été placées derrière l'affût de canon sur lequel reposait le cercueil. L'ordre alphabétique avait assigné le

premier rang à la délégation allemande, présidée par le général Goering, sanglé dans un uniforme *feldgrau*, la poitrine barrée d'un large cordon vert.

M. Pierre Laval et les membres de la délégation française s'avançaient six rangs plus loin, cependant que pour épargner au maréchal Pétain un effort incompatible avec son âge, le gouvernement polonais avait eu la délicate pensée de le faire conduire directement en automobile au champ de Mokotof.

A Mokotof, le cortège s'est disloqué devant les tribunes dans lesquelles les invités ont trouvé les places qui leur avaient été réservées.

Tandis que se dirigeaient vers ces tribunes la famille Pilsudski, le président de la République, les membres du gouvernement et les délégués étrangers, les troupes du service d'honneur des funérailles se groupaient avec celles qui attendaient déjà sur place, et le cercueil du maréchal était placé devant les tribunes.

L'hommage de l'armée

Extrêmement pittoresque était le

spectacle des tribunes emplies d'uniformes de tous les pays, de diplomates en grande tenue, d'universitaires polonais dont les toges opposaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, des paysans aux parures bigarrées. La parade militaire, imposante, se déroula dans un ordre admirable.

Cette parade montra à quelle perfection technique peut parvenir la jeune armée d'une jeune nation.

Près du monticule où le cercueil du maréchal a été placé, et d'où il se plaisait parfois à observer les évolutions des troupes, on a amené le cheval du maréchal, caparaçonné de deuil, celui qui succéda, dans son affection à sa fameuse jument de guerre Kacztanka.

A la fin de la parade, c'est vers la gare qu'est dirigé directement l'affût de canon sur lequel est posé le cercueil du maréchal. Précédé d'un train blindé symbolique, le train qui va emporter le cercueil d'argent vers Cracovie va gagner, par étapes successives, la vieille cité où prit naissance, il y a vingt ans, dans la volonté indomptable du maréchal Pilsudski, l'idée de la révolution polonaise.



La grandiose inhumation de Pilsudski dans la crypte des rois de Pologne

Le jour est enfin venu où le maréchal Pilsudski va recevoir l'hommage suprême dont rêvait sa juste ambition. Descendu dans la crypte du Wavel, le Saint-Denis de Pologne, sa dépouille, à partir de ce soir, reposera pour l'éternité auprès des rois bien-aimés, des héros fameux et des poètes immortels, dont les gloires diverses, accumulées les unes sur les autres, forment au total la gloire nationale de la Pologne.

L'agitateur révolutionnaire d'avant-guerre, le chef des cohortes intrépides de la libération polonaise, le maréchal glorieux, à la fois redouté et adulé, dormira à jamais dans l'obscur galerie peuplée de sarcophages de pierre, d'étain, de marbre, où reposent les Jagellons, qui firent la grandeur du pays: Etienne Bathory, Kosciuszko, Mickiewicz et Joseph Poniatsowski, soldat de Pologne et maréchal de France.

Honorée par Varsovie cinq jours durant, la dépouille de Pilsudski le fut cette nuit par toutes les populations paysannes rassemblées sur le passage du train funéraire qui l'amenait de Varsovie à Cracovie. Aux arrêts prévus, la foule fervente s'était groupée autour d'offertoires qu'ornait l'image du maréchal éclairée de torchères.

Une énorme affluence

Quand le train fut arrivé à Cracovie, quand d'autres convois de toutes sortes, depuis les somptueux rapides spéciaux amenant les délégations étrangères, le Président de la République, les ministres, jusqu'aux hum-

bles tortillards descendant des Karpathes et des Tratas, de rudes montagnards aux accoutrements polychromes et des mineurs émaciés de Kattowitz en vêtements d'apparat sous leur bonnet noir à plumes, la population de Cracovie fut soudain portée de 250.000 âmes à 400.000.

Pourtant, ni cette énorme affluence, ni les attributs de deuil que la pompe officielle a répandus partout n'ont modifié le caractère de la vieille capitale déchue. Par cette mélancolique journée de printemps, où le ciel est de suie, le charme des vieilles pierres subsiste et il s'y ajoute celui des jardins, d'autant plus embaumés que la pluie les a lavés.

Tout à l'heure, tandis que le cortège déroulera ses magnificences et qu'à travers les petites rues toutes semblables aux rues de Florence et aux ruelles de Sienne, des centaines de prêtres, armée de l'espoir éternel, suivant l'armée tout court, entonneront en plein air des chants liturgiques, une odeur de lilas se confondra avec celle de l'encens.

Le cortège

Voici qu'il apparaît ce cortège, dans un rythme un peu plus lent que celui d'hier à Varsovie, mais si semblable à lui à tant d'égards qu'on pourrait se croire revenu vingt-quatre heures en arrière.

La procession s'achemine directement vers le Wavel. Surplombant la Vistule, aux eaux glauques, la masse sombre des tours gothiques du Wavel se détache en arêtes d'une netteté éton-

nante sur le fond gris de l'horizon. Les cloches de la ville se sont mises à sonner le glas. Carillons avant-coureurs de celui qui, ce soir, à l'instant de la descente du cercueil du maréchal dans la crypte Saint-Léonard, accompagnera les 100 coups de canon réglementaires. Alors, à cet instant, à ce concert d'adieu et d'apothéose se joindra la plus grosse voix des cloches de Pologne celle du bourdon de Wavel, baptisé par le roi Sigismond, et qui est ici l'annonciateur des seules grandes nouvelles qui font frémir de joie ou de douleur l'âme des Polonais.

Au Wavel

Le Wavel se rapproche. Le cortège a dépassé l'immense place du Marché, contourné ses demeures patriciennes, sa Halle aux grains couronnée de clochetons si caractéristiques de l'art gothique polonais, devant l'église Panna Marya (Mademoiselle Marie), et qui est peut-être le joyau le plus fin de cet art, il a ralenti sa marche, comme s'il attendait qu'éclate la lente sonnerie de clairons qui, en souvenir d'un modeste héros de jadis, éclate, chaque heure, du haut d'une des tours de l'église.

Les pentes de la butte sur laquelle se dresse le Wavel sont gravies et le cortège pénètre dans le château.

La cathédrale où est célébré le service divin, réplique de celui de Varsovie, est située à l'intérieur des remparts du Wavel. Elle semble s'écraser contre eux, comme si la masse du château la poussait.

Le décor à l'intérieur de la cathédrale est austère. La parure funèbre ajoute encore à l'infinie mélancolie du lieu. Derrière Mme Pilsudska, ses filles, le président de la République et les chefs de l'Etat, les invités les plus marquants ont pris place de chaque côté

de l'immense sarcophage de saint Stanislas, patron de la Pologne.

Un seul discours

La partie officielle des cérémonies est terminée. Sans doute convient-il d'en souligner la sobriété oratoire puisqu'un seul discours a été prononcé aujourd'hui, celui du président de la République, M. Moscicki, dans la cour royale du château de Wavel.

A une heure de l'après-midi, reflue vers le centre de la ville le flot immense des hommes, des femmes et des enfants qui se sont associés à ce poignant épisode des funérailles en défilant devant le cercueil.

La nuit peu à peu étend son voile sur la ville. De nouveau, un cortège, restreint celui-là, va faire escorte à Pilsulski; sa veuve, sa famille, ses collaborateurs, les hôtes étrangers vont accompagner son cercueil jusqu'à la crypte, à la place qui est sienne par le choix qu'il en fit l'an dernier lorsqu'il vint ici honorer Jean Sobieski. Instant solennel entre tous, où dans la ville figée par ordre dans un silence total ne doit retentir que la voix des cloches, chant de la gloire de celui qui fut, comme le disait tout à l'heure le président de la République polonaise, « roi sans couronne et sans sceptre des coeurs de ses concitoyens ».

Le discours du président Moscicki

Voici le texte du discours prononcé par M. Moscicki, président de la République, sur le seuil de la cathédrale du château de Wavel :

« Aux ombres royales, s'est joint un nouveau compagnon du sommeil éternel. Sa tête n'est pas ceinte d'une couronne, sa main ne porte pas de

sceptre. Cependant, il était roi de nos coeurs et maître de nos volontés. Par le labeur demi-séculaire de sa vie, il avait pris en sa possession, coeur après coeur, âme après âme, jusqu'à ce qu'il ait enveloppé la Pologne tout entière d'un manteau de pourpre en l'enrôlant sans partage dans le royaume de son âme.

« Par la hardiesse de la pensée, l'audace de ses desseins, la puissance de ses actions en brisant les fers, il délivra les mains enchaînées, il forgea les glaives pour les offrir aux désarmés. Avec ce glaive, il tailla des frontières et couvrit de gloire les étendards de nos troupes.

« Il nous apprit, à nous, dépravés par l'esclavage, à défendre notre bonheur. Il fit surgir en nous la foi en nos propres forces. Il nous apprit à faire descendre sur terre les rêves orgueilleux planant dans les régions sublimes et à les concilier avec la réalité brutale.

« Il donna à la Pologne la liberté, des frontières, la force et le respect des autres. Ses actes allumaient, dans la nation entière, jusqu'aux régions les plus éloignées de Pologne, l'étincelle d'une aspiration vers la grandeur. Des millions de ces étincelles, attirées par des millions de coeurs, allaient retrouver celui qui les fit naître jusqu'à ce qu'il devint lui-même une clarté inon-

dant tout notre pays, une flamme génératrice d'un métal sans prix qui demeurera désormais à jamais dans le trésor national de nos valeurs morales.

« Il nous laisse en héritage un grand patrimoine, ce maître puissant des coeurs et des âmes polonais.

« La vénération dont nous entourions Joseph Pilsudski durant sa vie augmente aujourd'hui ; elle augmentera en Pologne d'heure en heure, au centuple.

« Puissent les hommages rendus à cette heure aux cendres de ce grand Polonais se transformer en voeux de fidélité à sa pensée, qui savait percer l'avenir lointain ! Puissent-ils se transformer en engagement de défendre avec fierté l'honneur de la nation ! Puissent-ils former notre volonté pour la rendre apte au rude labeur, pour lui apprendre à lutter contre tous les obstacles ! Puissent-ils, enfin, enflammer nos coeurs de son grand amour pour la patrie !...

« Montons la garde aux seuils de nos maisons pour ne pas laisser amoindrir le trésor précieux des vertus qu'il nous a léguées, pour ne rien perdre de son grand héritage et assurer à son esprit, auquel le souci de l'avenir de la Pologne n'a pas donné de repos, la paix dans l'éternité. »

Pilsudski

Avec le maréchal Joseph Pilsudski disparaît non seulement une des figures les plus caractéristiques de la Pologne ressuscitée, mais encore une des plus fortes personnalités de l'Europe contemporaine. Il faudrait un certain recul pour le comprendre, pour se faire de sa personnalité et de son rôle une idée exacte, mais tel qu'on le voit dans le cadre de l'époque où nous sommes, il prend un relief extraordinaire, bien fait pour marquer sa place non seulement dans l'histoire de la Pologne, mais aussi dans celle de l'humanité.

Dès sa prime jeunesse, il s'engagea dans cette vie de lutte implacable qui cotoie l'abîme. Il suivit cette voie sans la moindre défaillance, les dents serrées et les yeux fixés sur une étoile dont le rayonnement lui offre une source inépuisable d'audace et d'énergie. Cette étoile, c'est la destinée de la Pologne.

La Pologne ! Qui ne connaît les courbes tourmentées de l'histoire de cette noble nation ? Qui ne connaît son passé chargé de gloire et les conditions tragiques dans lesquelles son corps fut déchiré et jeté en pâture à l'avidité de ses voisins ? Il a fallu attendre la venue d'un homme de génie pour rassembler ses membres dispersés, pour reconstituer l'unité nationale et en faire un brise-lames contre les flots toujours en mouvement de l'océan humain. Ce miracle fut accompli par Pilsudski. La foi et l'enthousiasme qu'il avait allumés dans toute la Pologne cimentèrent les murs de cette forteresse devenue le rempart de la civilisation européenne.

L'Europe ! tout comme l'ancienne

Grèce par rapport au continent européen, l'Europe est une presqu'île de ce gigantesque continent qu'est l'Asie. Tout comme le fut en son temps la péninsule hellénique, elle est exposée aux vagues d'assaut de la barbarie. Elle en a subi les chocs inoubliables. Relevons-en parmi les plus connus.

L'invasion arabe d'abord. Parti d'Arabie, le raz de marée humain submergea vite le Nord de l'Afrique, pénétra en Espagne, franchit les Pyrénées et s'abattit sur la France. Mais, en 732, Charles-Martel lui barra la route. La bataille de Poitiers marque le point culminant de l'élan arabe. La vague fut brisée et le reflux commença. Le processus de ce retrait fut long mais l'Espagne n'en fut pas moins libérée et, avec elle, tout l'Occident européen dégagé de l'emprise des conquérants asiatiques.

Vint ensuite l'invasion turque. Partis d'Asie Mineure, les Turcs balayèrent l'Empire de Byzance, envahirent les Balkans et atteignirent le centre même de l'Europe. Mais, en 1683, Jean Sobieski, roi de Pologne, leur infligea, devant les portes de Vienne, un tel désastre que la puissance turque ne put plus continuer sa marche victorieuse. De ce moment commence le reflux. Il dure assez longtemps pour aboutir enfin à l'affranchissement intégral des pays balkaniques. La Turquie ne menace plus la tranquillité de l'Europe, au contraire, elle ne ménage pas ses efforts pour apporter sa part de collaboration aux peuples civilisés.

Après les Arabes, après les Turcs, les Russes entrent en scène. A vrai dire, depuis la formation de leur Em-

pire, ils n'ont jamais cessé de scruter les horizons européens afin de réaliser leurs rêves de conquêtes sans limite. Le moment propice se présente : Lénine le saisit. Il jette une masse formidable de hordes fanatisées à l'assaut de l'Europe, de cette Europe d'après guerre, exténuée par une lutte fratricide et ébranlée dans ses assises politiques et économiques. Il ne cachait pas qu'il visait non pas la Pologne qu'il considérait encore comme une partie de la Russie, mais l'Europe tout entière, à laquelle il rêvait d'imposer sa doctrine et sa domination. C'était une lutte ouverte, avouée dans ses buts et hautement déclarée contre la civilisation européenne.

Exagérons-nous ? Nullement. Il est vrai que Lénine prenait soin de ne pas séparer le mot « Europe » du qualificatif « capitaliste », mais cette méthode de camouflage ne peut tromper personne. A vrai dire, il n'y a pas, il n'y a jamais eu un système dit de capitalisme. Le capital n'est pas et n'a jamais été un principe d'organisation politique ou économique. C'est un sous-produit et une résultante du système qui représente la liberté civile, politique et économique. C'est la liberté et point autre chose qui anime le progrès dans tous les domaines de l'activité humaine et qui assure à l'Europe sa suprématie financière et économique et son rayonnement moral et intellectuel dans le monde.

Lénine savait ce qu'il faisait. L'objectif de la guerre qu'il avait déclenchée n'était point le capitalisme qu'il n'avait jamais cessé d'adorer, mais le système européen avec son principe essentiel de vie nationale et sociale — la liberté. Qu'a-t-il fait là où il était maître ? Il a brisé, partout où il a pu, toutes les formations d'Etats libres, il a rétabli le servage le plus terrible que le

monde ait jamais connu et supprimé partout toute liberté, y compris la plus sacrée de toutes — la liberté de travail.

On voit donc que ce qu'on appelle la guerre russo-polonaise n'était en réalité qu'un formidable choc entre le monde civilisé et les derniers vestiges de la barbarie asiatique. C'est là qu'apparaît dans toute sa grandeur le génie de Pilsudski. Presque seul, sans aucune aide étrangère, soutenu seulement par le souffle d'amour et d'admiration de tout un peuple, il triompha là où Napoléon avait échoué. Le raz de marée parti de Moscovie alla se briser sur le brise-lames du patriotisme polonais et la masse des hordes en mouvement après avoir déferlé aux portes de Varsovie, reflua vers son point de départ. La Pologne était sauvée, et, avec elle, l'Europe.

Il est vrai que les Russes s'attardent encore en Ukraine et au Caucase, tout comme jadis les Arabes en Espagne et les Turcs dans les Balkans, mais il n'en est pas moins évident qu'ils devront suivre leur destinée pour rentrer dans leurs limites ethnographiques et cesser d'être un foyer de trouble et de menace perpétuelle pour la civilisation européenne. Ce processus sera certainement moins long, car de nos jours les événements se succèdent avec bien plus de rapidité et le reflux, qui demandait jadis des siècles pour retrouver sa stabilité, peut s'accomplir en quelques années, voire même en quelques mois. Ici encore le rôle de Pilsudski aura été d'une importance exceptionnelle. A la lumière de sa gloire et de son oeuvre la liberté des peuples apparaît comme une nécessité inéluctable pour la paix, pour protéger l'esprit, la variété et l'équilibre du monde.

Georges Gvazawa.

Joseph Pilsudski

En la personne du maréchal Pilsudski, la Pologne vient de perdre l'un de ses héros les plus remarquables. Par sa mort, il est entré dans l'immortalité où il occupera une place des plus en vue parmi les glorieux rois de Pologne, tels que Jean Sobieski, etc. Toute la vie du maréchal constitue une riche épopée que l'on suit avec un intérêt toujours croissant, tant par ses péripéties extérieures que par la profondeur de ses idéaux éminemment humains.

Par ses exploits dans la lutte pour la libération et l'union de la Pologne démembrée et écrasée, il a couvert son nom de la gloire incomparable d'un véritable héros national. Joseph Pilsudski fut un homme d'une modestie ascétique, d'un désintéressement peu commun et d'un dévouement sans bornes à la Pologne. D'un courage à toute épreuve en même temps que chef habile, il fut l'homme qui dans les moments critiques sut redresser la vie nationale, qualités qui lui valurent l'affectueux attachement de ses compagnons d'armes et le respect de toute la Pologne. Il fut un chef dans le vrai sens du mot et le premier homme d'Etat de la Pologne.

Mais l'activité du maréchal Pilsudski n'était pas seulement remarquable dans son pays, elle le fut aussi dans les milieux éclairés de l'étranger, saisis pour lui d'admiration et de respect. Avec lui disparaît la plus grande figure de l'époque, l'une des plus marquantes, des plus honnêtes de l'Europe.

Au temps de la crise morale et sociale que le monde traverse, le maré-

chal Pilsudski fut le capitaine habile et sûr, capable de conduire le vaisseau de l'Etat avec confiance dans la mission historique qu'il était appelé à remplir.

Peu de contemporains peuvent rivaliser avec lui par l'étendue de ses conceptions, de sa perspicacité, de son audace. Involontairement, l'on se prend à penser à Lénine, dont l'audace et l'étendue de ses conceptions peuvent être mises en parallèle, mais non la perspicacité. Lénine est avant tout un oppresseur, alors que Pilsudski est un libérateur. Enorme différence ! Aussi aucun parallèle entre ces deux hommes ne saurait être fait ; tout les sépare et les différencie : la manière de penser, la morale et le but propres à chacun d'eux. La Russie a mis en avant Lénine avec son instinct destructeur et son nihilisme. L'ambiance historique a préparé et donné à Lénine tout ce qu'il cherchait comme incarnation de l'esprit national russe, la dictature à la manière de Jean le Terrible, afin de démolir tout ce qui était construit.

Il n'en est pas de même du maréchal Pilsudski. Grâce à son génie et en tant que personnification suprême de l'esprit du peuple polonais au sein d'une ambiance historique établie et sans chercher une satisfaction à son ambition il s'efforça de remettre debout ce qui était tombé. Lénine se découvrait, il détruisait et tirait sa vengeance. Pilsudski restait dans l'ombre et créait. *Lénine et Pilsudski !* Peut-on les comparer ! Si le premier a laissé de son passage un souvenir sanglant, le deuxième a gravé son nom dans les

coeurs de ses concitoyens ; *il sut se faire aimer*. Lénine haïssait, Pilsudski aimait. Tous deux étaient des révolutionnaires, à la différence que l'un démolissait et que l'autre construisait. Lénine semait la mort, le maréchal donnait la vie.

Poussé par son amour de sacrifice, par un mouvement d'inspiration, le maréchal créa un organisme national puissant et solide. Pilsudski a mérité la reconnaissance des siens, Lénine n'a mérité que les malédictions des siens aussi bien que des autres peuples.

Au prix de sa tranquillité, de sa santé, Pilsudski, d'une constitution si frêle à première vue et si choyé par les plaisirs de la vie, prit subitement assez de force pour délivrer son pays en proie à la souffrance, des chaînes de l'esclavage. Renonçant au luxe et aux plaisirs, il se lança dans la voie qu'éclairait son destin. Comme le dit un poète, « l'aigle étendit ses ailes et plana dans le ciel au moment de la plus violente des tempêtes ; il arracha le feu du ciel qui le brûlait tout en répandant sa chaleur sur tout ce qui l'entourait ». De même Pilsudski se leva pour entrer dans la lutte et comme aux temps héroïques il donna toute sa personne à son culte sacré.

Jeune étudiant, il réchauffa la conscience populaire par ses paroles enflammées et lorsque la guerre éclata, seul avec son petit détachement, dépourvu de tous moyens, dans cette Pologne foulée aux pieds, il se battit contre de puissants ennemis pour son foyer, pour la Pologne martyre.

Vint enfin le « troisième jour qui ne devait pas finir ». Pilsudski n'est-il point cet envoyé du ciel dont parle Mickewicz et qui devait sauver la Pologne, la ressusciter ?

La Pologne une fois libre, son rôle n'a pas été moins actif. Son énergie,

son activité étaient débordantes ; elles ne connaissaient plus de barrières, ne reculaient devant aucun danger.

D'abord révolutionnaire sans peur, chef génial ensuite, véritable constructeur d'Etat, il organisa la Pologne, puissante et forte, la disciplina, en fit un tout complet grâce à son autorité incontestée.

La Pologne est devenue une puissance de premier ordre en Europe orientale. Nous voyons de nos propres yeux comment tous les Etats recherchent aujourd'hui un rapprochement avec la Pologne et ses bonnes dispositions. Les uns après les autres, des hommes d'Etat étrangers s'en sont venus à Varsovie après avoir oublié comment hier encore ils traitaient le nouvel Etat.

Les succès de la politique extérieure de Pilsudski renforcèrent sa situation en Europe, les victoires militaires et diplomatiques de ces dernières années ayant sensiblement accru le poids de la Pologne flattèrent le sentiment national du peuple polonais. *Tout cela fut l'œuvre de Pilsudski*. La Pologne joue le rôle, de nos jours, de médiateur en Europe orientale, au moment où l'Europe inquiète attend ce que dira ou ce que fera la Pologne.

La mort de Pilsudski ne change rien en Pologne, attendu que ses successeurs continueront son travail et suivront sa ligne de conduite, qu'ils réaliseront le programme politique qu'il traça en s'inspirant de son exemple. Ses successeurs agiront tout comme si le maréchal se trouvait encore parmi eux.

L'une des principales missions du maréchal consistait à travailler pour le bien de l'humanité, pour le triomphe de la liberté et de la culture pacifique des peuples. Après avoir réglé le sort de la Pologne, il se considérait

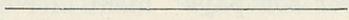
33783

avoir été appelé à régler celui des peuples asservis sous forme *d'une union harmonieuse de nationalités libres et indépendantes*. Et ce désir de faire triompher le principe des nationalités fut pour Pilsudski l'idée maîtresse de sa vie.

Fils d'un pays hier encore asservi et démembré, il comprenait toute l'importance, toute l'horreur de l'oppression nationale. Il concevait que dans le monde aucune paix, aucune tranquillité ne sont possibles tant qu'il y aura des peuples dont la liberté est

bafouée. C'est pourquoi il a toujours été l'un des amis les plus dévoués des peuples de l'ancien empire russe, de l'Azerbaïdjan en particulier. Aussi, notre peuple et avec lui les autres peuples n'oublieront jamais le nom de Joseph Pilsudski. Sa personnalité laissera une trace ineffaçable dans l'histoire de ces peuples et son souvenir se perpétuera d'une postérité à l'autre comme celui d'un héros légendaire.

Dr. Mir Yacoub.



La mort du maréchal Pilsudski

La mort du maréchal Pilsudski n'affecte pas seulement que la Pologne : la forte personnalité du maréchal retient l'attention du monde, la nôtre en particulier ; son patriotisme, son énergie, ses vues, son idéal sont un enseignement pour nous. Cette communauté de vues dans tout ce qui touche à la patrie rend plus profonde l'admiration que nous éprouvons pour la personne du disparu. Rendons hommage à sa mémoire et inspirons-nous des mêmes sentiments de sacrifice que Pilsudski sut porter à un degré d'élévation que le monde a rarement connu ; sa vie, ses actes, ses exploits furent guidés par la force de ses convictions, la foi en la victoire, l'amour illimité de son glorieux pays. Le peuple de Pologne croyait aussi en lui et cette foi aveugle en la personnalité du maréchal facilita sa tâche. La foi forge des héros, la confiance les anime, la discipline lui apporte le concours des masses qui voient en lui l'image vivante et unificatrice de la patrie ressuscitée.

Par son esprit de sacrifice, par sa ténacité, par ses exploits, le maréchal Pilsudski est bien le créateur de la nouvelle Pologne ; il fut l'homme qui convenait au temps et au milieu, à une époque historique difficile ; il était fait pour la lutte et il lui donna toute sa mesure sans jamais dévier de

la ligne de conduite qu'il s'était tracée. Le prestige qui entourait Pilsudski ne lui fit point oublier la complexité des responsabilités. Homme d'Etat en même temps que guerrier, il ne cessa un seul instant de veiller à la sécurité des frontières de sa patrie. Sur le plan international, il sut donner à la Pologne la place qui lui revenait. Le peuple polonais reconnaissant gardera de son illustre chef un souvenir impérissable.

Pour nous, montagnards nord-caucasiens, le nom du maréchal Pilsudski restera profondément gravé dans nos cœurs. En étroite communion d'idées avec nos peuples nous partageons la douleur qui étreint le peuple frère de Pologne auquel nous adressons un souvenir ému. Nous comptons bien qu'il nous sera possible un jour de commémorer comme il convient, sur notre propre terre le souvenir de celui que nous admirons tous et dont la vie est un exemple pour nous. Puissent les cœurs endoloris de la Pologne en deuil trouver ici l'écho de nos regrets les plus sincères, les sentiments d'estime et de profond respect pour le glorieux champion, aujourd'hui disparu, de l'indépendance de la Pologne, le maréchal Pilsudski.

Ibrahim Tchoulik.

Pilsudski,

révolutionnaire, guerrier et homme d'Etat

(Discours prononcé le 20 mai à la réunion du Comité d'Amitié des Peuples du Caucase, du Turkestan et de l'Ukraine.)

Je voudrais parler de la philosophie de la vie du Maréchal Pilsudski. Il ne s'agit pas certainement de ses adages, de ses théories. Pilsudski est un homme d'action. La philosophie de sa vie c'est donc la philosophie de ses actes, c'est la philosophie de toute cette existence extraordinaire.

Le rôle de Pilsudski est énorme. Il entre en scène comme révolutionnaire qui lutte contre les oppresseurs de sa patrie. Il se transforme en guerrier quand les intérêts de la Pologne l'exigent. Il devient homme d'Etat, Président de la République, dictateur moral quand son heure sonne. L'Italie moderne a été créée par un révolutionnaire-conspirateur, Mazzini ; par un guerrier, Garibaldi ; par un homme d'Etat, Cavour. Pilsudski, pour son pays, à lui seul, remplit les rôles de chacun de ces grands patriotes.

« L'homme le plus grand dans l'histoire de la Pologne »... c'est ainsi qu'il a été qualifié par le manifeste présidentiel lancé à l'occasion de sa mort.

Pour saisir la philosophie de la vie d'un tel homme, il faut jeter un coup d'œil sur l'histoire de la Pologne elle-même, faire de la philosophie de l'histoire en général.

Il existe un grand problème théorique : par quels moyens l'histoire de l'humanité se développe-t-elle ? Quelles sont les forces motrices de l'histoi-

re humaine ? Est-ce les facteurs inconscients pour ainsi dire, qui la dirigent ? Est-ce l'ensemble des efforts humains dans le domaine moral, économique, social, militaire et autres qui produisent les changements dans la vie des peuples en les menant vers le progrès ou en les ramenant en arrière ? Ou bien le monde est dirigé par la volonté consciente des hommes auxquels le sort a donné entre les mains le pouvoir d'agir, parmi les hommes, les diriger, les dominer ?

Nous ne nions pas certainement l'importance de tous ces facteurs objectifs que nous considérons comme inconscients, en les opposant à l'activité volontaire des grands hommes. D'autre part nous ne pourrions négliger non plus le rôle considérable de ces derniers dans l'histoire des peuples. Les héros ne peuvent pas tout faire, mais ils peuvent faire beaucoup. Ils peuvent remplir ou non leur devoir, ils peuvent gagner ou perdre la partie. Cela dépend de leur volonté, de leur force intellectuelle et morale. Cela dépend aussi des circonstances qui favorisent ou rendent impossible telle ou telle autre action d'un grand homme.

Mais revenons à la Pologne et à son histoire. L'imagination du monde entier a été surtout frappée par un fait extraordinaire de cette histoire : le partage de la Pologne. Un Etat jadis tout-puissant devenant la proie de ses voisins. Comment expliquer ce fait ? Les Polonais disaient que c'est le résultat d'un crime commis par trois Etats. Mais comment un crime pareil

devient-il possible ? Ses causes en sont profondes. La Pologne du moyen-âge a été comme toute l'Europe un Etat féodal, qui se transforma au xv^e siècle en une monarchie appuyée sur les différents Etats : la noblesse, le clergé, la bourgeoisie. Mais tandis que les rois de France, comme d'autres princes de l'Europe occidentale et centrale, pouvaient combattre les prétentions exagérées de leurs féodaux en s'appuyant sur les villes et la bourgeoisie, les rois de Pologne n'ont pas eu cette possibilité. Tandis qu'en Occident les villes et la bourgeoisie ne devenaient dans les temps modernes que plus riches et plus puissantes, à l'Est européen et en Pologne en particulier elles perdirent beaucoup de leur importance, les circonstances d'ordre extérieur ne leur étant pas favorables.

Les rois n'avaient aucune force sur laquelle ils auraient pu s'appuyer pour s'opposer aux exigences des grands. Ils ne pouvaient pas créer dans ce pays une monarchie absolue qui, à cette époque, était la seule forme d'Etat qui lui donnait la stabilité et une organisation solide. Ainsi la Pologne a été condamnée à un état de faiblesse qui allait toujours croissant.

La Pologne, comme l'Ukraine, se trouve entre le monde occidental et le monde oriental. Ces deux pays ont accepté au Moyen-âge les formes de la vie occidentale, mais par leur situation économique et géographique elles restèrent tout de même attachées à l'Orient. Pour avoir des Etats forts, pour pouvoir les conserver, la Pologne et l'Ukraine auraient dû peut-être créer un ordre social plus primitif mais plus solide comme l'a fait la Moscovie, puissance purement orientale, asiatique. La Pologne affaiblie par une anarchie féodale devient facilement la proie de ses puissants voisins : la Rus-

sie impériale et la Prusse qui, elle aussi, devient un empire cent ans plus tard. L'Autriche dans ces circonstances ne joue qu'un rôle secondaire. Ce n'est pas elle d'ailleurs qui va persécuter plus tard les Polonais. La Russie et l'Allemagne, voilà les vrais ennemis de ce pays partagé en trois tronçons. Pouvait-on sauver la Pologne à la fin du XVIII^e siècle ? Les hommes ont-ils manqué à la Pologne ? Le seul nom de Kosciuszko doit démentir cette supposition. Mais nous croyons que l'énergie de Pilsudski lui-même n'aurait pu changer totalement le sort de la Pologne du XVIII^e siècle.

Le XIX^e siècle change tout. La conscience de l'homme et du citoyen, les consciences des nations sont réveillées par la Révolution française. Les peuples se dressent les uns après les autres pour la vie libre. La Pologne ne dort pas. Maintenant une nouvelle base est donnée aux Etats modernes : la base démocratique. Une nouvelle forme d'Etat apparaît : de grandes républiques sont créés. Les patriotes polonais auraient pu avoir une chance de réussir si des obstacles d'ordre extérieur ne leur avaient barré la route. La Russie surtout qui possédant la plus importante partie de la Pologne semblait la tenir avec autant de fermeté que de cruauté.

Mais l'heure arrive où chancellent et sombrent les deux grands ennemis de la Pologne : La Russie et l'Allemagne. L'heure a sonné où on pourra faire de grandes choses.

La Pologne peut être fière de trouver au moment précis les hommes nécessaires et surtout d'avoir trouvé un homme, un chef qui la conduit à la victoire.

Croire que sa tâche était facile parce que les événements lui étaient en fin de compte favorables, parce que

son étoile l'a conduit à la victoire, ce serait se faire une illusion absurde sur la vie de Pilsudski. Il ne faut pas oublier avant tout qu'il commença sa lutte alors que la Russie et l'Allemagne paraissaient encore toutes puissantes.

Sa vie est une lutte éternelle, une série d'efforts considérables. Il fallait véritablement posséder cette énergie indomptable pour vivre cette vie qui attend encore des biographes et surtout des romanciers, car elle n'est qu'un roman passionnant et presque invraisemblable... Comment pouvait-il supporter cette vie d'un conspirateur traqué pendant des années par la police tzariste, étant rédacteur, imprimeur, et expéditeur de son journal clandestin, passant des nuits n'importe où, risquant sa vie jour et nuit ?... Toujours en avant, toujours audacieux, comment pouvait-il conduire sa brigade de volontaires parmi des armées nombreuses qui, à chaque instant, pouvaient l'écraser, lui et ses dix ou vingt mille braves ? Comment lui — déjà bien fatigué, vieux, malade, pouvait-il supporter ce travail écrasant qu'il accomplit jusqu'à sa mort ? Aucune ambition personnelle, aussi puissante soit-elle ne donnerait la force à un homme pour supporter cette existence pleine d'abnégation. Seule sa foi en la victoire finale, seul l'amour pour sa patrie pouvaient lui donner cette résistance et cette énergie fabuleuses. Ce guerrier est pénétré du plus pur romantisme qui lui a été communiqué par sa mère, aux pieds de la quelle repose maintenant son cœur jadis si ardent... Le romantisme patriotique ayant sa source dans le malheur du pays, renforcé par la poésie d'un Mickiewicz, d'un Slowacki ne s'éteignent jamais. Et dans l'âme de Pilsudski il brille avec une force extraordinaire qui entraîne le peuple tout entier. Il avait tous les élé-

ments indispensables pour faire un chef : une volonté ferme, l'audace absolue, le don d'attirer à lui les gens. On l'admirait autant qu'on le redoutait. Son honnêteté absolue, son désintéressement complet ne pouvaient qu'augmenter son prestige. Il comprenait que pour libérer la Pologne il faut soulever les masses. Tant que l'esprit national n'enflamme que les nobles, les intellectuels, jamais la Pologne ne deviendra indépendante. La leçon de 1863 n'était pas oubliée. Pilsudski commença sa carrière dans les rangs du parti socialiste polonais. C'est ainsi qu'il trouva le chemin vers le peuple lui-même. Mais tout en étant socialiste, il a toujours combattu l'esprit internationaliste de ses collègues.

Resta-t-il démocrate jusqu'à la fin ? Il a eu beaucoup d'amères désillusions. Après des expériences des premières années de liberté, il ne croyait pas à la possibilité du fonctionnement normal du parlementarisme en Pologne. L'expérience personnelle lui suggéra cette idée qu'en général le pouvoir exécutif doit être fort et indépendant des interventions quotidiennes des parlementaires. Est-ce une idée vraiment si antidémocratique et antiparlementaire ? Il ne faut pas oublier que rien ne détourne autant les esprits du parlementarisme que l'impuissance des gouvernements sous ce régime. Pour sauver l'essentiel du système ne doit-on pas le modifier quelque peu ?

Nous ignorons dans quelle mesure le Maréchal, déjà très malade, a pu prendre part à l'élaboration de la nouvelle constitution polonaise, si amèrement — et avec raison parfois — critiquée du point de vue ukrainien. Mais il est certain que l'idée principale, — la création d'un pouvoir exécutif très fort est son idée à lui, idée qu'il a maintes fois exprimée dans ses discours. Lui-même

n'a besoin d'aucune constitution. Sa situation unique, son autorité morale suffisent largement pour gouverner le pays tout en n'étant officiellement qu'un ministre de la guerre, qu'un inspecteur général de l'armée. Mais il comprenait que s'il disparaissait, un autre ne pourrait plus exercer ce pouvoir moral ; il fallait donner les prérogatives légales que possède maintenant le Président de la République de Pologne.

Les uns disent que Pilsudski avait toujours des plans très profonds et calculés pour de longues années. D'autres prétendent au contraire que c'était un improvisateur, un homme sujet à des impulsions spontanées. Nous ne savons plus au juste qui a raison, mais en étudiant l'oeuvre de Pilsudski nous pouvons seulement en conclure qu'il était *logique*. Il changeait lorsque les circonstances l'exigeaient mais il restait ferme là où c'était indispensable.

Les jugements des contemporains, de ceux surtout qui voient un grand homme du jour au jour sont bien différents du jugement des masses et de la postérité. Peut-être Pilsudski avec sa volonté, sa fermeté, paraissait-il à certains comme un homme difficile et dur, peut-être voyait-on d'autres défauts, mais les défauts s'ils existaient, n'ont pas d'importance historique pour ainsi dire. Si on envisage la vie de Pilsudski non pas au point de vue français ou allemand, russe ou ukrainien, mais uniquement au point de vue de la nation à laquelle il appartient, sa vie, sa personnalité ne peuvent être jugées que d'une façon absolument positive.

Pilsudski a lutté surtout contre les oppresseurs de la Pologne. Il était guerrier et diplomate. Il a choisi la Russie comme but principal de ses attaques, en réalité c'est la Russie qui oppressait la Pologne le plus cruelle-

ment. Il mène à la fin du XIX^e siècle une campagne de propagande parmi les ouvriers polonais et il les prépare pour la lutte contre l'ennemi héréditaire. En 1905 lorsque éclate la révolution russe il organise une campagne soit-disant terroriste, en réalité c'était une véritable guerre de guérillas. Il pense déjà à la formation de l'armée polonaise et la prépare pendant des années en Autriche.

Survient la grande guerre... Ses légions sont prêtes. Elles sont bien organisées, braves ; les hommes adorent leur chef ; les autorités autrichiennes sont contentes aussi. Mais Pilsudski ne veut pas être subordonné aux Autrichiens. Il fait l'impossible pour garder l'indépendance de ses brigades. Il exige la proclamation de l'indépendance de la Pologne par les puissances centrales, mais au moment où elles sont prêtes à le satisfaire, il démissionne et ordonne à ses fidèles de ne pas se laisser manœuvrer par les Allemands et par les Autrichiens. Il est jeté dans une prison allemande, à Magdebourg. Toute cette conduite serait presque incompréhensible si on ne savait pas que Pilsudski ne croyait pas aux Allemands, que surtout il leur souhaitait la défaite comme il la voulait pour les Russes. Par intuition, il comprenait déjà que son rêve allait se réaliser. Les deux ennemies, l'Allemagne et la Russie devront tomber... Il a gagné sa cause et, de la prison, il rentre à Varsovie pour y devenir président de la République. Il s'appuie maintenant sur la France et ses alliés contre ses voisins de l'Est et de l'Ouest. Pendant une dizaine d'années ni l'Allemagne ni la Russie ne présentent aucune force dangereuse. On a le temps pour organiser l'Etat.

Mais quinze ans plus tard la situation change. L'Allemagne se relève vi-

siblement, la Russie éprouve toujours ses malaises profonds, mais en même temps elle s'arme fièvreusement. Pilsudski sait tout et il croit que l'aide qui peut venir de trop loin n'est pas une garantie suffisante. Il croit qu'il faut tenter un certain rapprochement avec un de ses voisins. Avec la Russie? — Il tâche de conserver les relations de bon voisinage, mais il reste profondément méfiant. Il connaît la Russie. Il comprend ce qui se fait en U. R. S.S., il connaît les aspirations des peuples non russes qui appartiennent malgré eux à l'Union. Il comprend qu'en liant son sort à celui de la Moscovie, la Pologne préparerait son propre désastre. Il croit donc que tout en sauvegardant l'amitié traditionnelle de la France, il faut donner la main à l'Allemagne.

Chaque peuple a le droit de considérer la politique de Pilsudski de son propre point de vue et il aura raison certainement. Mais si l'on envisage la situation uniquement du point de vue de la Pologne on ne refusera pas à Pilsudski qu'une fois de plus, il a été logique.

En a-t-il été de même en ce qui concerne notre pays, l'Ukraine ?

La situation des minorités ukrainiennes en Pologne (et elles sont bien nombreuses : il s'agit de quelques six millions d'habitants) n'est pas encore réglée d'une façon satisfaisante. Le gouvernement de Pilsudski ne leur accorda pas les droits qu'en principe, le maréchal a proclamé à plusieurs reprises.

Il n'avait pas la possibilité matérielle de s'occuper, en dehors de son armée et de la diplomatie, de cette question grave et épineuse. Les successeurs de Pilsudski devront encore régler cet héritage inquiétant.

Mais le nom de Pilsudski est bien

autrement attaché à l'Ukraine: Pilsudski était ce Polonais qui a compris que l'indépendance de la grande Ukraine est autant nécessaire pour la stabilité de la Pologne que l'existence de la Pologne libre est indispensable pour la libération de l'Ukraine.

En 1920, Joseph Pilsudski a tendu la main à Simon Petlura. Les deux grands hommes comprirent qu'ils devaient s'entendre, en dépit des luttes séculaires qui ensanglantèrent l'Ukraine et la Pologne. Le traité entre la Pologne et l'Ukraine fut signé le 21 avril 1920. On fit ensemble campagne contre la ruée soviétique. L'Ukraine ne fut pas libérée par cette campagne, mais nous ne saurions oublier ce moment de notre histoire, si profondément lié aux noms de Pilsudski et de Petlura.

Nous n'oublions pas, comme tous les peuples opprimés par Moscou que Pilsudski, tout en désirant la paix avec l'U.R.S.S., n'avait jamais approuvé ni le régime soviétique en général ni leur politique envers les nations asservies par Moscou. Il n'a jamais voulu joindre sa voix au concert de ces hommes d'Etat de l'Europe qui chantent des hymnes aux usurpateurs, aux hommes sanglants du Kremlin. Il n'avait certainement pas les plans agressifs qu'on lui prête, mais il n'a jamais voulu aider les Soviets à organiser leurs forces, pour mieux soumettre au « knout » de Moscou l'Ukraine, le Caucase, le Turkestan, et tous les autres peuples qui, oubliés du monde civilisé, souffrent dans l'horrible prison des Soviets.

Pilsudski a donné un grand exemple à tous ceux qui veulent guider leur peuple vers la liberté et l'indépendance. Son nom restera dans de l'histoire de l'Humanité.

Alexandre Choulguine.

REVUE DE LA PRESSE

Dans la *Géorgie Indépendante* M. Jordania retrace la vie glorieuse du Maréchal Pilsudski et conclut en ces termes :

« La vie de Pilsudski est en raccourci l'histoire du peuple polonais. Elle reflète toutes les qualités de celui-ci, la richesse et la noblesse de son âme. Cette lutte sans répit pour la liberté, cette fidélité à l'idéal national, cette haine contre la domination étrangère et la révolte toujours prête à éclater pour la briser, tous ces remous qui grondent dans la société polonaise se résument en Pilsudski pour en créer une statue vivante placée tout en haut de l'histoire du monde. Il est un héros national non seulement par ses actes héroïques mais aussi par son caractère, par son courage, sa perspicacité et la puissance naturelle de sa personnalité. Il luttait pour la liberté de sa patrie mais il reconnaissait en même temps la valeur de la liberté d'autrui. La base de son action n'était pas celle d'un égoïsme national, il ne partageait pas la politique exclusive de nos jours : « pourvu que je sois libre, peu importent les autres ! ». Tout au contraire, il poursuivait un autre principe : la liberté est un bienfait pour tous, et l'esclavage est un malheur pour tous ! Voilà pourquoi il représentait pour les peuples opprimés une grande force morale, un phare lumineux, animateur d'énergie. »

Dans le *Kurtuluch*, organe du mouvement nationaliste d'Azerbaïdjan, M. Rassoul-Zadé consacre à la mémoire de Joseph Pilsudski un émouvant article dont nous détachons le passage suivant :

« Par suite des tragiques leçons de l'histoire, la Pologne avait besoin avant tout, d'une armée puissante et d'un mécanisme d'Etat stable. Le maréchal Pilsudski se donna entièrement à cette tâche. Il n'était point possible de laisser le nouvel Etat, courir le risque de se payer le luxe d'une véritable démocratie et du jeu au parlementarisme susceptibles d'ébranler les bases non seulement de la nouvelle Pologne à peine sortie d'un long esclavage et qui hier encore était plongée dans le chaos et l'anarchie, mais de l'Etat le plus stable.

Au farouche révolutionnaire, au grand et victorieux capitaine succède le chef perspicace de l'Etat. D'un seul coup, le maréchal Pilsudski se saisit de tout le pouvoir et aussitôt il entreprend de créer un mécanisme puissant et stable de direction. En quelques années, grâce à sa formidable énergie le visage de la Pologne se transforme. Le cours de la monnaie se stabilise, le budget devient en équilibre, la vie économique du pays se régularise, son armée qui inspire à la fois le respect et la crainte aux voisins devient l'un des facteurs effectifs de l'équilibre européen. Au point de vue international, la Pologne commence à jouer un rôle politique personnel, tout comme une grande

puissance; le prestige de l'Etat s'en accroît. Varsovie devient un centre influent sans lequel il n'est pas possible de résoudre une question quelconque touchant aux affaires de l'Europe orientale.

Pour contre-balancer le jeu de la France, son alliée, avec les Soviétiques, la Pologne croit utile de se rapprocher de l'Allemagne; elle repousse toute idée de possibilité de passage des troupes russes à travers la Pologne, quels qu'en puissent être les buts.

Tout en poursuivant l'idée d'avoir un Etat stable et puissant à l'intérieur, le maréchal, croyons-nous, caressait l'espoir, en politique extérieure de voir, ne serait-ce qu'un de ses voisins affaibli politiquement. Pilsudski qui croyait fermement en la victoire finale du dogme national et qui puisait ses forces dans cette croyance ne pouvait escompter un affaiblissement prolongé d'un Etat national-homogène aussi cultivé que l'Allemagne. Il en était tout autrement de la Russie : ébranlée dans ses fondements par les conceptions communistes, l'Union soviétique est un conglomérat de peuples qui ne cessent de rêver de se séparer en autant d'unités indépendantes. Il pouvait d'autant plus donner foi à cette conception que pendant son activité clandestine, le maréchal Pilsudski avait coudoyé les représentants révolutionnaires de ces différents peuples, qu'il les avait encore vus dans les rangs de l'armée polonaise au temps où il se battait contre l'armée rouge.

Ainsi plus que tout autre, Pilsudski n'ignorait point que la sympathie de millions de ressortissants de peuples asservis par la

Russie, est entièrement acquise à la Pologne.

Il n'est point difficile à présent de deviner les motifs qui ont guidé la politique étrangère du grand patriote polonais auquel reviennent ces paroles : « La Pologne délivrée ne peut se sentir entièrement libre tant qu'autour d'elle continueront à exister des peuples asservis et sous les coups d'une terreur des plus inhumaines. »

Voici un passage de l'article que M. Tchenkeli consacre, dans la *Géorgie Indépendante*, à la mémoire du maréchal Pilsudski :

« Le maréchal Pilsudski se considérait comme chargé d'une mission : celle de faire de son pays le rempart infranchissable de la civilisation occidentale contre la barbarie bolcheviste. C'est lui qui, en 1920, avec ses vaillantes troupes, infligea une défaite complète aux armées rouges devant les portes de Varsovie. Après ce fait éclatant, comment pouvait-on demander à la Pologne de faire une alliance avec la Moscovie, alliance qui sous-entendait le libre passage des troupes russes sur son territoire.

Toute sa vie, Pilsudski a été un grand révolutionnaire ; il a lutté pendant quarante ans contre le tsarisme, cruel oppresseur de son pays et de tous nos peuples. Le tsarisme fut renversé et la Pologne ressuscitée ainsi qu'il l'avait prévu.

Au commencement de la Révolution (mars 1917), j'ai été le témoin de la réception, par le Comité Exécutif des Soviets de Pétrograd, d'une délégation extraordinaire polonaise. Le président de cette délégation, feu Lednicki, saluait avec une grande éloquence la Ré-

volution à laquelle la Pologne devait sa reconnaissance de la part du Gouvernement provisoire russe. En s'adressant au président du Comité Exécutif, mon excellent ami Tchaidze, il disait : « Je salue en votre personne le chevaleresque peuple géorgien et j'exprime mes vœux sincères pour qu'il réalise son idéal national ».

Je suis sûr que, si nos peuples n'avaient pas été enchaînés, ils auraient manifesté solennellement leur profonde douleur pour la perte cruelle que le peuple polonais a subie en la personne de son grand fils.

COMMENT PILSUDSKI SAUVA LA POLOGNE EN 1920

« L'admirable manœuvre du Niémen fut l'oeuvre du Maréchal polonais, écrit le général Mordacq dans *Paris-Midi* :

Le maréchal Pilsudski ne pouvait être partout. Pendant que dans la région de Varsovie il secouait ses commandants d'armée, la IV^e armée, chargée de la manœuvre sur les lignes de communication soviétiques et qui avait si bien débuté les 16 et 17 août, à partir de 18 août, au lieu de poursuivre les Bolchéviks l'épée dans les reins, perdit son temps à ramasser des prisonniers, à nettoyer le terrain et à s'emparer de dépôts de vivres ou de matériel. Et c'est ainsi que la plupart des armées soviétiques purent échapper au désastre, les unes en se réfugiant en Prusse ou en Lithuanie, les autres en regagnant le territoire national. Elles laissèrent néanmoins, au cours d'une lutte qui dura près de dix jours, entre les mains des Polonais, 70.000 prisonniers, 250 canons et un millier de mitrailleuses.

Bien que ne donnant pas com-

plète satisfaction au maréchal Pilsudski, c'était néanmoins un beau succès qui mettait fin à la croisade soviétique pour mettre la main sur la Pologne et propager de là, en Occident, la révolution prolétarienne.

Cette manœuvre de Varsovie qui procura des résultats si importants est encore très intéressante à un autre point de vue. Elle constitue la manœuvre stratégique par excellence, celle qui procura toujours les plus grands résultats : l'action sur les lignes de communication ennemies. Manœuvre particulièrement chère aux plus grands capitaines et notamment à Napoléon 1^{er} dont Pilsudski avait longuement étudié les campagnes. Mais c'est aussi une manœuvre qui ne s'improvise pas, qui exige de son auteur de longues méditations, car il y entre une foule de facteurs dont aucun ne saurait être négligé et en particulier les forces morales.

Heureusement, le Maréchal en sa double qualité de généralissime et de chef, put imposer sa volonté et briser toutes les résistances. C'est ce qui sauva la Pologne; avec un autre régime politique elle était perdue.

Ce rapide historique de la manœuvre de Varsovie est suffisant en tout cas pour montrer qu'en août 1920, ce fut bien le plan Pilsudski qui fut appliqué et que ce fut bien, par conséquent, le maréchal polonais qui sauva son pays. Le Maréchal, dans son livre *l'Année 1920*, pose et tranche nettement la question.

« Pour les questions de la guerre et pour les décisions qu'elle comportait, je n'étais d'ailleurs disposé

à me soumettre à personne. Le général Henrys, par exemple, le représentant militaire de la France en Pologne — c'est toujours avec la plus grande cordialité que je m'en souviens — s'il eut parfois quelque illusion à ce sujet, renonça entièrement à des tentatives de ce genre. Quant au général Weygand, il se contenta d'exprimer des jugements théoriques, et, du moins en ce qui me concerne, s'abstint d'exercer la moindre pression sur mes décisions et mes résolutions quelles qu'elles fussent ».

Le général Weygand lui-même l'a très loyalement reconnu. Dans une interview accordée le 21 août 1920 à M. Genty, correspondant de *l'Information*, qui lui faisait remarquer que certains Polonais le proclamaient « le sauveur de Varsovie », le général répondit : « Il n'en est rien et je vous prie instamment de fixer, sur ce point important, l'opinion française. Cette victoire qui met Varsovie en fête est une victoire *polonaise*. Les opérations furent exécutées par les généraux *polonais*, suivant un *plan polonais* ».

On ne saurait être plus net.

**

D'ailleurs cette victoire de Varsovie ne suffit pas pour sauver la Pologne. La guerre continua.

Comme le fait remarquer le maréchal Pilsudski lui-même, sa contre-attaque *par la droite* ne donna pas tous les résultats sur lesquels on pouvait et devait compter, cela parce qu'il y eut, d'une part, des fautes commises à la IV^e armée et d'autre part, parce qu'une partie des divisions soviétiques réfugiées en Prusse et en Lithuanie ne furent pas désarmées et purent re-

joindre le gros des armées russes.

Donc la guerre continua. La mission de l'Entente (M. Jusserand, le général Weygand et un Anglais, lord d'Abernon) avait quitté la Pologne le 20 août 1920; on ne saurait donc plus parler pour la fin de cette campagne, de ses conseils ou de son influence sur le gouvernement et sur le haut commandement polonais.

Cela n'empêcha pas le maréchal Pilsudski de monter cette admirable manoeuvre du Niémen qui obligea les Soviets à demander un armistice et à accorder à la Pologne, non pas la frontière proposée par l'Entente, mais bien la frontière normale, réelle, historique que réclamait le gouvernement polonais.

Il faut malheureusement reconnaître que — pour des raisons encore inconnues — au cours de toute cette période, les Alliés, au lieu de venir en aide au maréchal Pilsudski, firent tout pour lui créer des difficultés. A ce point de vue le Maréchal fit preuve, vis-à-vis de l'Entente, d'une patience et d'une grandeur d'âme qui étonnèrent maintes fois son entourage et que seul peut expliquer son amour profond pour son pays.

Les préliminaires de paix (donnant lieu à un armistice) furent signés le 12 octobre 1920 et les opérations arrêtées le 18 octobre.

Mais là encore, pour ce qui concerne la nouvelle manoeuvre stratégique, ce fut bien le Maréchal polonais qui, comme à Varsovie, la monta et en assura l'exécution.

Cette fois, la Pologne était véritablement sauvée et tous les Polonais de bonne foi, et qui ne sont pas égarés par la passion politique, savent bien à qui ils le doivent.

CHRONIQUE

DELEGATION GEORGIENNE

La délégation géorgienne aux funérailles du maréchal Pilsudski était représentée par M. E. Gueguetchkori, ancien ministre, et le général Zakhariadze.

UNE REUNION CONSACREE A LA MEMOIRE DU MARECHAL PILSUDSKI

Le comité d'amitié des peuples du Caucase, du Turkestan et de l'Ukraine a organisé le 20 mai à Paris, une réunion. MM. Choulgine (Ukraine), Tchenkeli (Géorgie), Mir Yacoub (Azerbaïdjan), I. Tchoulik (Caucase du Nord) et Mustafa Tchokai-oghlu (Turkestan), prirent la parole et retracèrent la vie et l'œuvre du glorieux défunt, aux applaudissements unanimes d'une nombreuse assistance émue et attentive.

HOMMAGE A PILSUDSKI

Lundi, le 20 mai, s'est ouverte l'assemblée extraordinaire de la Société des Nations.

Au début de la séance, M. Litvinov, devant l'assemblée tout entière debout, avait prononcé l'éloge funèbre du maréchal Pilsudski.

Sa vie tout entière, dit-il, a été consacrée à la cause de la restauration de son pays dont il est devenu un héros national. Le maréchal Pilsudski a réussi à consolider la Pologne qui a repris sa place dans la grande famille des nations.

C'est sous la direction du maréchal Pilsudski que la Pologne a conclu avec l'U.R.S.S. un pacte de non-agression; l'assemblée voudra rendre hommage à la mémoire du grand disparu et s'associer au deuil de la nation polonaise.

M. Massigli, délégué de la France, s'associe aux paroles que vient de prononcer M. Litvinov.

Aujourd'hui, dit-il, la Pologne pleure son héros. En se faisant représenter aux obsèques du maréchal Pilsudski par son ministre des Affaires étrangères et par un chef militaire illustre et vénéré, la France a prouvé l'ardente sympathie avec laquelle elle participe à la douleur du pays allié.

M. Eden, représentant de la Grande-Bretagne, exprime, lui aussi, la sympathie de son pays pour la nation polonaise si cruellement éprouvée par la perte du maréchal Pilsudski qui fut un grand homme d'Etat. M. Eden profite de cette occasion pour rappeler qu'au cours de son récent voyage en Pologne il avait eu l'honneur d'apprécier les qualités éminentes de l'homme d'Etat polonais.

Le baron Aloisi (Italie) rend hommage au grand soldat et au grand homme d'Etat de la nation amie dont l'Italie partage la douleur.

M. de Madariaga exprime la profonde sympathie de l'Espagne envers la Pologne dans les moments douloureux qu'elle traverse.

Le délégué de la Hongrie s'associe de grand cœur aux paroles qui vien-

nent d'être prononcées et assure la Pologne de toute la sympathie de son gouvernement.

M. de Vasconcellos, délégué du Portugal, rend hommage à l'une des plus grandes figures de la Pologne et de l'Europe. Il ne saurait oublier que le maréchal Pilsudski était venu demander à son pays un repos nécessaire par le gros labeur qu'il avait à fournir pour la reconstitution de son pays.

Le représentant de l'Argentine, M. Cantilo, dit que son pays comprend l'étendue du deuil de la nation polonaise et la grandeur de la perte que celle-ci vient d'éprouver en la personne d'un homme d'Etat qui demeurera le symbole de l'indépendance polonaise. Il exprime à la Pologne la haute sympathie du peuple argentin.

Le ministre des Affaires étrangères de Turquie, M. Rouchdi Aras, ayant rappelé que jamais la Turquie ne voulut reconnaître les partages de la Pologne, s'associe au deuil causé par la disparition d'un héros qui ressuscita son pays.

Après MM. Holsti, représentant de la Finlande, et Feldmans, représentant de la Lettonie, M. Antoniadé (Roumanie), au nom des gouvernements alliés de la Petite-Entente, rend hommage à la mémoire du héros polonais, et assure le peuple polonais ami de toute la sympathie de la Petite-Entente.

M. Komarnicki, au nom du gouvernement polonais, remercie l'assemblée pour cette manifestation.

Le peuple polonais, dit-il, est touché de l'hommage rendu de toute part au créateur de la Pologne moderne. Toute la nation polonaise communique dans le deuil et dans l'amour de la patrie. Elle a compris le rôle de celui qui a désigné

au pays sa place dans la communauté internationale.

Le maréchal Pilsudski avait médité profondément sur le problème de la collaboration internationale qui s'est posé devant lui dans son labeur quotidien d'homme d'Etat et il avait pris sur lui la responsabilité devant l'histoire des destinées futures de la Pologne.

Le gouvernement polonais, gardien fidèle de la pensée du grand défunt, ne cessera de manifester son grand intérêt pour la collaboration internationale honnête et loyale qui tenait particulièrement au cœur du maréchal Pilsudski.

La séance est alors suspendue.

UN SERVICE SOLENNEL A SAINT-LOUIS DES INVALIDES

Paris et la France ont rendu le 20 mai, un dernier hommage à celui qui fut premier chef d'Etat et premier maréchal de Pologne.

Dans la claire chapelle blanc et or de l'église Saint-Louis des Invalides, où plane parmi les étendards glorieux, l'ombre de l'empereur, se dressait au milieu du chœur constellé de lumières, le catafalque recouvert du drapeau polonais blanc et rouge.

Au premier rang de l'assistance, seul M. de Chlapowski, ambassadeur de Pologne, la poitrine barrée du grand cordon de l'Aigle blanc. Derrière lui, Paris, la France, l'armée, le gouvernement, la diplomatie étrangère...

A 11 heures précises, les orgues ayant pleuré la marche funèbre de Chopin, le service commença, célébré par Mgr Paulus, recteur de la mission catholique polonaise en France. Pendant que le prélat officiait, la maîtrise de Sainte-Clotilde chanta la messe de *Requiem* de Gabriel Fauré, puis

l'absoute fut donnée par Mgr Baudrillard, recteur de l'Institut catholique, membre de l'Académie française.

SERVICES FUNEBRES A L'ETRANGER

Par les soins des ambassades et légations de Pologne, des messes de *Requiem* ont été dites dans toutes les capitales. A Rome, dans l'église de Sainte-Marthe, le cardinal Eugène Pacelli a donné l'absoute. M. Mussolini a assisté au service de Saint-Ignace. Le président Miklas et le chancelier Schuschnigg se sont rendus à l'église polonaise de Vienne. A la cathédrale de Budapest, le cardinal Serédi, primat de Hongrie a officié en présence du régent Horthy, du général Goemboes et des archiducs Joseph et François-Joseph. Le roi Carol était présent à la cathédrale Saint-Joseph de Bucarest. A Belgrade, le général Voyine Tcholak Antitch représentait le roi Pierre II au service célébré par le nonce apostolique, Mgr Pelegrinetti. A Sofia, le roi

Boris, M. Tochev, président du conseil, et plusieurs membres du cabinet se sont rendus à l'église catholique. M. Masaryk s'était fait représenter par M. Malypetr, président du conseil, à la messe célébrée dans l'église des chevaliers de Malte, par Mgr Kaspar, archevêque de Prague. A Madrid, M. Sanchez Guerra représentait le président de la République, ayant à ses côtés M. Gil Robles, dans l'église pontificale de Saint-Michel. M. Avenol et les hauts fonctionnaires de la Société des Nations et du Bureau international du travail ont assisté à la cérémonie en l'église Notre-Dame de Genève. M. Paderewski était aux côtés de MM. Motta, Baumann et Etter au service de Berne. Le président de la République argentine s'est rendu à la cathédrale de Buénos-Ayres. Mme Roosevelt et M. Hull étaient présents à la chapelle de l'Université catholique de Washington.

Une messe a été célébrée, le 20 mai, à l'église de Saint-Jacques, Spanish Place, à Londres.

E5114E
1935

Édition et Imprimerie
Rapide de la Presse
O. ZELUK
5. rue Saulnier, Paris